



**HAL**  
open science

## “ Gérald Rannaud et la fille de Stendhal ”

Catherine Mariette

► **To cite this version:**

Catherine Mariette. “ Gérald Rannaud et la fille de Stendhal ”. L'Ann e Stendhalienne, 2019, 20, 10.4000/stendhal.958 . hal-02109237

**HAL Id: hal-02109237**

**<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-02109237v1>**

Submitted on 24 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Gérard Rannaud et la fille de Stendhal »

« À travers toutes ses vies, réelles et imaginaires, et à tous les niveaux de son expérience, Stendhal apparaît double : esprit lucide et logique, désireux d'arriver au vrai par les chemins, même les plus arides, de l'analyse ; mais aussi rêveur chimérique, amant passionné, emporté au moindre prétexte dans la mélancolie romanesque et l'imagination du bonheur ». J.-P. Richard, « Connaissance et tendresse chez Stendhal », *Stendhal/Flaubert. Littérature et sensation*, Seuil, collection « Points » [1954], p. 19.

Gérald Rannaud fut mon professeur et mon collègue à l'Université Stendhal entre 1987 et 1994. Il fut jusqu'au bout un ami, un maître, même si ce terme paraît aujourd'hui un peu désuet : mais il nous apprenait à penser, à voir, à élucider les énigmes des textes et à aller voir au delà, dans le monde où ils étaient nés, pour mieux revenir au sens et aux mots qui le faisaient : de près et de loin, il nous invitait à relire Stendhal autrement. À une époque où il n'était encore pas très facile d'échapper aux structures, il faisait respirer l'œuvre de Stendhal en la rattachant à son contexte, pour la rendre vivante. Nul mieux que lui ne savait parler de la vie de Stendhal dans ses moindres détails, mais ces éléments biographiques étaient constamment rattachés aux lieux où l'écrivain avait vécu, aux groupes auxquels il avait appartenu, aux modes et aux mœurs auxquelles il se soumettait ou contre lesquelles il se construisait. Gérald reconstituait ainsi le tissu d'une époque, comme si ce temps-là existait encore, et faisait découvrir dans son milieu un personnage à la fois comme les autres et différent des autres.

On connaît les travaux qu'il a menés pendant des années sur le *Brulard* avec une obstination qui émerveillait ceux qui le fréquentaient et les découvertes qu'il fit, à force de consulter les manuscrits avec scrupule, c'est-à-dire minutieusement et longuement, en se rendant aveugle à toute idée acquise préalablement. Ses recherches sur les processus d'écriture de Stendhal, sur le système de rédaction si particulier à l'auteur (l'usage complexe des marginales ou bien encore ce qu'il appelait le « brouillon mental<sup>1</sup> ») qu'il reliait cependant toujours aux façons d'écrire du temps, ont révolutionné les études stendhaliennes. On ne peut désormais lire Stendhal sans ce qu'il nous a dit, sans ce qu'il nous a appris, sans ce nouveau regard qu'il a porté sur celui auquel il a consacré l'essentiel de sa carrière de chercheur curieux et fougueux.

Gérald parlait beaucoup et publiait peu et, puisqu'il s'agit ici de lui rendre hommage, j'essaierai de lui redonner voix, en tentant de restituer l'une de ses plus étonnantes conférences. Depuis longtemps, en effet, après les réunions de l'association Stendhal, autour d'un verre, Gérald nous parlait de la fille que Stendhal aurait eue en 1837. On pensait un peu à un canular : quoi ? Stendhal, cet esprit frondeur, cet homme si libre, une fille ? Mais oui, répondait Gérald, Stendhal avait bien adopté la fille de Mélanie Guilbert<sup>2</sup> et il avait sans doute

---

<sup>1</sup> Il avait notamment renouvelé l'interprétation de la légende de l'écriture de *La Chartreuse de Parme* en cinquante-deux jours, lui donnant une explication un peu plus rationnelle : Stendhal aurait rapidement dicté à son copiste *La Chartreuse de Parme* après un premier jet qu'il aurait médité et reconfiguré mentalement.

<sup>2</sup> Voir André Doyon et Yves Du Parc, *De Mélanie à Lamie ou, d'un amour d'Henri Beyle au roman de Stendhal*, Aran, Éditions du Grand Chêne, «collection stendhaliennes », 1972, p. 218.

eu un réel désir de paternité. À sa sœur Pauline, il écrivait, le 20 août 1805 : « Quand pourrons-nous vivre, toi, ma fille, moi, ensemble à Paris ?<sup>3</sup> ». Je l'ai encouragé à venir nous en parler, lors d'une soirée insolite que nous avons intitulée « Scoops littéraires », au cours de laquelle René Bourgeois et lui ont également remis en cause l'année de naissance de Victor Hugo (1802 ou 1803 ?) en présence de Jean-Marc Hovasse, son biographe. Le 6 octobre 2016, voici donc, en substance, ce que nous confia Gérard, sous le titre « Stendhal aurait-il une fille ? », à partir d'une enquête qu'il avait menée depuis des années.

En 2001, Gérard reçoit une lettre de madame Vaysse<sup>4</sup> qui travaille sur la famille Bonaparte – et notamment sur Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse (1831-1902), femme de lettres pittoresque, fille de Laetitia Bonaparte – et qui lui demande ce que peuvent bien signifier ces quelques lignes du *Journal* de Stendhal, à la date du 12 décembre 1837 :

Mme Wise Bonaparte : je l'ai mise à l'hôpital des Enfants-Trouvés puisque vous le voulez, mais je lui ai mis une marque. Elle a l'air de la fille de Louis XVI. Par conséquent, elle ressemble à Mme Élisabeth (vue rue de Sèvres, n° 157, à côté de l'hôpital Necker)<sup>5</sup>.

Aussitôt aiguisée, la curiosité de Gérard le pousse à écrire aux archives de Paris qui envoient un extrait du registre des dépôts d'enfants trouvés (n° 4497)<sup>6</sup>. Il existait deux dossiers déposés aux archives concernant cet enfant mais l'un a disparu : quelqu'un aurait-il voulu supprimer sa trace ? À la date du 12 décembre 1837, on peut lire : « Noms et prénoms de l'enfant : Chérubin, Éléonore, Adélaïde; renseignements sur les pères et mères etc. : « Jeanne Yvonne Chérubin » ; âge présumé : 2 jours ; née dans le 9<sup>e</sup> arrondissement ».

---

<sup>3</sup> *Correspondance*, tome I, Victor Del Litto et Henri Martineau éd. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » 1962, p. 215.

<sup>4</sup> C'est Jacques Houbert qui lui avait conseillé de s'adresser à Gérard. Merci à Yvonne Rannaud de m'avoir donné tous ces compléments d'information.

<sup>5</sup> *Journal*, dans *Œuvres intimes*, tome II, Victor Del Litto éd., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1982, p. 306.

<sup>6</sup> J'ai pu consulter ces documents grâce à Yvonne Rannaud que je remercie ici de sa délicate et généreuse collaboration.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS ET PRÉNOMS des ENFANS.	ENFANS PRÉSUMÉS				RENSEIGNEMENS SUR LES PERES ET MÈRES, ETC.
		LÉGITIMES.		NATURELS.		
		Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	
4497	Chérubin Clément Adèle				1	J <sup>re</sup> du 12 X <sup>bre</sup> 1837. Jeanne jeune Chérubin

Gérald est un homme logique qui ne laisse aucun indice au hasard : il mène donc l'enquête et découvre (ou se souvient, tant sa mémoire était précise et son savoir étendu) que le deuxième prénom de Pauline Beyle est Éléonore, et que la mère d'Henri s'appelait Henriette-Adélaïde Gagnon. Inutile évidemment de gloser sur le prétendu nom de famille de l'enfant : Chérubin !

Aussitôt, ces éléments sont remis en contexte : Laetitia Wyse-Bonaparte<sup>7</sup> (1804-1871), la mère de l'enfant, dont le père serait Henri Beyle, aurait pu effectivement habiter dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, quartier de la Chaussée d'Antin et de la Nouvelle Athènes, où résidaient à l'époque beaucoup d'artistes : fille de Lucien Bonaparte et d'Alexandrine de Bleschamp, personnage hors du commun, femme libre et rebelle, menacée d'aller au couvent pour étouffer les frasques d'une jeunesse peu sage, elle épouse en 1821, à l'âge de 17 ans, un diplomate irlandais Sir Thomas Wyse qui se trouvait alors en poste à Viterbe où vivait la famille Bonaparte. Ils ont deux enfants mais le mariage ne dure pas et le couple se sépare sans divorcer<sup>8</sup>. Laetitia vit alors avec un officier anglais dont elle a trois autres enfants qui, selon la loi, et pour éviter le scandale, portent le nom de son époux Wyse. En 1836, cette jeune femme fréquente le salon de Mme Ancelot, rue de Seine, où Stendhal, un habitué, l'a certainement

<sup>7</sup> Et non « Wise » comme l'écrit Stendhal qui, comme on sait, entretient des rapports un peu fantaisistes à l'orthographe.

<sup>8</sup> Et Gérald, qui aime les rapprochements et les comparaisons, pour montrer que certaines jeunes filles du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Mathilde de la Mole, n'ont pas peur de braver les conventions, fait allusion à Alberthe de Rubempré (1804-1873), autre figure aimée de Stendhal, contemporaine de Laetitia Bonaparte, qui se marie aussi pour échapper à la tutelle de son père puis se « débarrasse » rapidement de son mari pour mener une vie libre, et de laquelle il avait longuement parlé lors d'une conférence à l'association Stendhal de Grenoble, le 21 janvier 2014 (« Alberthe de Rubempré et Eugène Delacroix »), en compagnie de Françoise Bertrand. Il évoque aussi la fille de Laetitia, Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse, qui épouse, contre le gré de sa mère, M. de Solms et qui ouvre un salon littéraire à Paris sous le Second-Empire. L'histoire se répète...

rencontrée. Par cette fille qu'ils auraient eue, Henri réussit à croiser le sang des Beyle à celui des Bonaparte ! Henri Beyle membre de la famille Bonaparte...

Mais Gérald revient aux faits et poursuit l'explication de ce petit passage énigmatique du Journal :

C'est lui qui aurait dit à Madame Wyse-Bonaparte « Je lui ai mis une marque », ce qui laisse supposer qu'il voulait garder espoir de la reconnaître plus tard et qu'il l'abandonne parce qu'il n'est pas en état de l'élever. La petite Éléonore-Adélaïde Chérubin est donc une enfant « abandonnée », selon les catégories instituées par la loi de 1811<sup>9</sup>, et il fallait qu'elle le soit, dans l'anonymat le plus total, parce qu'elle était la fille de Madame Wyse-Bonaparte qui avait une réputation à sauver. Henri Beyle a donc vu l'enfant, déposée à l'âge de deux jours au 157 rue de Sèvres, à l'Hospice de l'Ouest, hôpital des Enfants-Trouvés, où les petites filles étaient déposées. Ce que Henri lui dit là, il ne peut le lui avoir confié dans le salon de Mme Ancelot : c'est donc la preuve qu'ils se voyaient ailleurs, en déduit Gérald<sup>10</sup>. Il trouve une ressemblance entre cette petite fille et Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, décapitée en 1794 par les révolutionnaires, dont il a pu voir le portrait par Madame Vigée Lebrun. Mais il l'associe certainement aussi, nous dit Gérald, à un autre tableau de Mme Vigée-Lebrun, réalisé en 1786-1787, où Marie-Antoinette se trouve avec ses enfants, Madame Sophie, la plus petite, sur ses genoux.

---

<sup>9</sup> « Le décret du 19 janvier 1811 prévoit trois catégories d'enfants recueillis par les hospices : les trouvés, les abandonnés et les orphelins pauvres. L'enfant trouvé a été exposé dans un lieu public – escalier, porche, église, chambre d'hôtel, chemin creux – ou dans une tour ; il est de père et de mère inconnus et l'identité de l'adulte qui a présidé à son abandon reste ignorée. Les enfants abandonnés sont nés de parents connus, mais ils « en sont délaissés, sans qu'on sache ce que les père et mère sont devenus, ou sans qu'on puisse recourir à eux. L'orphelin pauvre est admis à l'Assistance publique parce qu'il reste sans ressources après le décès de ses père et mère ou tuteurs. », Ivan Jablonka, « Les droits de l'enfant abandonné (1811-2003) », *CRDF* n°5, 2006, p. 24.

<sup>10</sup> Il pourrait aussi l'avoir rencontrée lors d'un séjour à Canino, fief acheté par Lucien Bonaparte, à quelques miles de Civita-Vecchia. Henri Beyle s'occupait alors de fouilles archéologiques, en compagnie de la Princesse de Canino, la mère de Laetitia Wyse-Bonaparte que ses amis Donato Bucci et Pietro Manzi, qui s'intéressent aux vases étrusques, lui font connaître. Le 24 mars 1835, il écrit à son ami Ampère qu'il est sur le point d'aller « voir des vases chez Mme le Princesse ». Voir à ce sujet Bruno Pincherle, « Le R. P. Maurice ou la lunette de l'abbé Blanès », Première journée du Stendhal-Club, « Collection stendhalienne » n°7, Lausanne, éditions du Grand chêne, 1965, p. 99-146.



Stendhal se représente sa fille à travers un tableau qui lui permet sans doute de garder d'elle une image, relais du lien, même ténu, qu'il a eu avec cet enfant.

L'enfant est envoyée en nourrice, poursuit le registre, le 14 décembre, à Cambrai, où elle est recueillie par Philibert Lefebvre, tailleur d'habits, et Agnès Mathon, ménagère et fileuse, son épouse, à Cattenières (département du Nord).



Mais l'histoire ne s'arrête pas là : Gérald va dans le texte stendhalien chercher des traces de cet enfant : dans le premier brouillon de la réponse à la lettre que Balzac lui écrit à propos de *La Chartreuse de Parme*, le 16 octobre 1840, Stendhal écrit : « J'ai fait la *Chart[reuse]* ayant en vue la mort de Sandrino, fait qui m'avait vivement touché dans la nature.<sup>11</sup> » « Dans la nature » est une correction du premier jet : Stendhal avait d'abord écrit « dans la réalité »... Et voilà pour Gérald des éléments qui se recourent étrangement et permettent de rêver à l'existence possible d'une « fille de Stendhal »<sup>12</sup>. De la réalité à la fiction, d'une existence à l'autre, l'hypothèse se construit, par rapprochements : Sandrino, fils de Fabrice, lui-même fils du Lieutenant Robert, soldat de Bonaparte.... Sandrino-Éléonore-Adélaïde dort dans l'orbite fantasmatique des Bonaparte, la famille impériale est fécondée par l'imagination de Stendhal.

On pourrait aussi évoquer Lamiel, petite fille choisie à l'hospice des Enfants-Trouvés de Rouen par le couple Hautemare, dans le roman rédigé entre 1839 et 1841. Stendhal imagine un destin fictionnel à sa fille qu'il se représente en énergique « fille du feu »<sup>13</sup>.

Gérald conclut en disant que cet épisode inconnu de la vie de Stendhal avait dû être une épreuve pour l'écrivain, en tous cas une expérience très importante pour qu'elle aille se loger ainsi dans le roman et avoir cette place si fondamentale.

On a donc là un exemple de la « méthode Rannaud » qui consiste à construire une énigme à partir d'un faisceau d'indices : faits concrets<sup>14</sup>, traces même infimes dans le texte, rien n'échappait à sa vigilance, rien n'était laissé au hasard. Obstination, précision et démonstration – il faudrait aussi ajouter jubilation – telles étaient les qualités de cet orateur généreux qu'était Gérald à qui j'espère avoir prêté fidèlement ma plume.

Catherine Mariette  
UMR Litt&Arts 5316  
CNRS/Université Grenoble-Alpes

---

<sup>11</sup> *Correspondance générale*, t. VI, Victor Del Litto, Elaine Williamson éd., Paris, Champion, 2000, p. 405.

<sup>12</sup> Si on relit la fin de *La Chartreuse*, on trouve également ces lignes qui laissent à penser : « Après ces trois années de bonheur divin, l'âme de Fabrice eut un caprice de tendresse, qui vint tout changer. La marquise avait un charmant petit garçon de deux ans, *Sandrino*, qui faisait la joie de sa mère [...] » (livre second, chapitre 28) on connaît la suite... Il est étrange que Sandrino apparaisse deux ans après sa naissance pour mourir aussitôt.... Mais une question reste en suspens : comment Stendhal a-t-il pu penser à la mort de sa fille-Sandrino puisqu'il écrit *La Chartreuse* en 1839 ? La coïncidence avec le texte n'est peut-être pas à trouver avec la mort d'Éléonore-Adélaïde (effective quand il écrit la lettre à Balzac) mais avec le désir qu'il a sans doute eu, comme Fabrice, d'avoir sa fille auprès de lui.

<sup>13</sup> Christopher Thompson, *Lamiel fille du feu. Essai sur Stendhal et l'énergie*, Paris, L'Harmattan, 1997.

<sup>14</sup> Gérald aimait citer ce conseil d'Henri Beyle à sa sœur Pauline : « *Fatti, fatti*, des faits, des faits ! » (lettre à Pauline du 30 janvier 1803).